

ACCOMPAGNER LES FAMILLES IMMIGRANTES ENDEUILLÉES : PISTES D'INTERVENTION INTERCULTURELLE

Bulletin synthèse n°3 – Juin 2010

Lilyane Rachédi (professeure, UQAM), Catherine Montgomery (CRF-CSSS de la Montagne)
et Véronique Leduc (étudiante à la maîtrise, UQAM)

École de Travail social - Université du Québec à Montréal

ISBN 978-2-9811962-4-8 (version imprimée)

ISBN 978-2-9811962-5-5 (pdf)

Dépôt légal - Bibliothèque et Archives nationales du Québec, 2010

Dépôt légal - Bibliothèque et Archives Canada, 2010

La rédaction des bulletins a pour objectif de diffuser les connaissances sur le croisement de trois thèmes : immigration, deuil et religion (rituels) et ce, afin de proposer un accompagnement adapté aux familles immigrantes endeuillées. Ce dernier Bulletin fait suite à deux autres bulletins. Le premier présente des savoirs de base sur la diversité au Québec et le processus de deuil (Bulletin I). Des aspects fondamentaux de diverses religions avec leurs rituels et perspectives par rapport à la mort sont développés dans le second bulletin (Bulletin II). Ainsi, dans une perspective d'accompagnement des familles immigrantes endeuillées, nous sommes convaincus que l'intervenant¹ a tout intérêt à avoir un certain bagage de connaissances sur les principales communautés présentes au Québec et, dans le contexte qui nous intéresse, d'en apprendre davantage sur la diversité des représentations de rites entourant le deuil.

L'objectif de ce Bulletin numéro III est de proposer des pistes pour aider les professionnels et intervenants à accompagner les familles immigrantes endeuillées. Ces pistes doivent servir de repères, elles ne se veulent pas normatives. Nous souhaitons au contraire qu'elles suscitent un processus d'appropriation de la part des intervenants et professionnels qui les adapteront aussi à leur contexte de travail. Pour ce faire, nous privilégions une approche interculturelle et dressons les contours d'une démarche fondée sur la narration et le récit. Il est

important de rappeler ici que notre travail d'accompagnement s'inscrit après le décès de l'être cher et vise à supporter ceux qui restent. En l'occurrence, il s'agit des familles immigrantes endeuillées.

Le saviez-vous ?

Paul Ricoeur a établi un lien entre le fait de se raconter, de narrer son histoire et la construction identitaire. Ainsi, toute personne qui se raconte participerait à son processus identitaire. Le terme utilisé pour exprimer ce processus est l'identité narrative.

Pertinence de l'approche interculturelle?

Devant la diversification de notre société, il devient de plus en plus probable que la famille supportée et la personne aidante aient des visions distinctes de la vie, de la mort et du vécu du deuil (lire Bulletin I et II à ce sujet). Même si des études se sont penchées sur les spécificités de différents groupes culturels, il est crucial pour nous de ne pas réduire un individu au stéréotype de sa culture. L'approche interculturelle se différencie ainsi des perspectives culturalistes.

L'approche interculturelle a d'abord été pensée pour des professionnels et leur pratique. Trois perspectives fondamentales guident cette approche selon Abdallah-Preteille (1985) :

La perspective subjectiviste considère qu'il y a une relation entre deux individus porteurs de culture. Autrement dit, l'interculturel entre en jeu dans toute relation entre des personnes ayant un bagage culturel singulier : on ne fait pas

¹ La forme masculine est employée afin d'alléger la lecture.



seulement référence à la rencontre entre une personne de la culture dominante et une personne immigrée ou représentante d'une minorité, on considère aussi la culture de l'intervenant. Il s'agit donc de prendre en compte autant la culture des familles que celle de l'intervenant. L'intervenant devra alors apprendre à se servir des chocs culturels plutôt que de les nier. Ces derniers font avancer la compréhension de l'autre.

La perspective interactionniste postule qu'il y a toujours deux personnes en présence qui sont en interaction. La différence culturelle se pose alors toujours en référence à soi-même et elle ne peut être extériorisée et érigée de façon absolue.

La perspective situationnelle « suppose aussi des différences de statuts, car les cultures s'inscrivent toujours dans l'histoire, dans l'économie et dans la politique, ce qui complexifie beaucoup l'interaction. En effet, il y aura toujours une culture jugée supérieure face à une culture jugée inférieure, un pays développé face à un pays sous-développé, un ex-colonisé face à un ex-colonisateur, un majoritaire face à un minoritaire, un Blanc face à un Noir, etc. Interfèrent alors dans la relation [...] les contentieux accumulés au cours de l'histoire, sources de représentations négatives, de préjugés et de stéréotypes, de réactions de rejet, voire de racisme, cela même si les protagonistes de l'interaction n'ont pas été impliqués dans ce contentieux, déjà lointain dans l'espace ou dans le temps. Les événements historiques, le passé colonial, les guerres, les persécutions, l'actualité et les médias laissent leurs traces dans les mémoires collectives et individuelles » (Abdallah-Pretceille, 1985 cité dans Cohen-Emerique, 2000 : 171).



Pour accompagner les familles immigrantes : des habiletés interculturelles, une posture, et des principes plutôt que des compétences

Des habiletés versus des compétences interculturelles

La littérature traite de manière abondante des conditions et qualités requises pour développer des « compétences interculturelles ». Le terme compétence renvoie à un registre d'expertise et d'action, mais cette notion reste difficile à définir. Elle fait bien souvent référence à un savoir dans l'action, et opérationnel dans une situation déterminée. Il s'agit globalement de comportements, d'aptitudes, de connaissances en acte (Rachédi et Pierre, 2007). La compétence constitue en quelque sorte un savoir agir qui convoque une multitude de savoirs (savoir, savoir-faire, savoir-être, savoir-dire). À ce terme nous préférons celui d'habileté interculturelle qui ouvre sur le relationnel, sur un projet de rencontre et d'échange entre des individus plus qu'un projet d'acquisition de connaissances de la culture de l'autre et de compétences interculturelles. Par exemple la capacité de se décentrer (c'est-à-dire de se distancier par rapport à son propre cadre de référence) pour pénétrer le système de l'autre demeure fondamentale si l'on veut travailler avec des immigrants. La posture en est une alors de curiosité et de réflexivité. Nous proposons en plus des grands principes qui peuvent supporter nos interventions auprès des familles immigrantes endeuillées. Ces principes constituent des lignes directrices qui orientent nos actions.

Une posture : vous êtes votre propre outil

Comme dans beaucoup de métiers du social, l'intervenant travaille avec et à partir de qui il est (sa personnalité, son mode de pensée, ses qualités, ses limites, etc.). L'approche interculturelle suppose que le professionnel soit ouvert et capable de réflexivité c'est-à-dire de se constituer comme objet de réflexion. Dans un contexte de deuil, il est important pour lui de prendre conscience de trois aspects essentiels qui



s'interpénètrent ceci pour éviter des glissements et des interprétations erronées :

- *Sa position par rapport à l'intervention auprès des immigrants :*
 - ❖ Son bagage culturel;
 - ❖ Ses origines;
 - ❖ Ses différences/ressemblances avec l'autre;
 - ❖ Sa tolérance face à certaines coutumes, pratiques traditionnelles, etc.
- *Sa vision du deuil :*
 - ❖ Son expérience du deuil;
 - ❖ Ses croyances religieuses/spirituelles;
 - ❖ Sa philosophie de vie.
- *Sa position dans l'intervention autour du deuil :*
 - ❖ Sa capacité à assurer un va-et-vient entre la distanciation et l'empathie au niveau des valeurs, des croyances, etc. de l'autre;
 - ❖ Sa distinction entre religion, origine culturelle et croyances de l'individu et sa famille;
 - ❖ Sa capacité à gérer son angoisse;
 - ❖ Sa capacité à être à l'écoute des besoins de l'autre.

Compte tenu de ces aspects, il est important de :

- ❖ Se situer personnellement par rapport à la mort, car c'est une expérience humaine avant tout;
- ❖ Reconnaître que quelle que soit sa culture et sa religion d'appartenance nous avons tous vécu ou vivons une expérience de deuil;
- ❖ Reconnaître qu'il existe différents types de croyances et une diversité de deuils;
- ❖ Reconnaître ce que les familles vivent, être à l'écoute des besoins adressés;
- ❖ Savoir que notre posture est en constante évolution;
- ❖ Être conscient de sa grille de lecture et de ses intolérances personnelles;
- ❖ Assumer son ignorance pour laisser de la

place à l'incertitude et aux savoirs des familles;

- ❖ Accepter l'incertitude que représentent tant l'intervention sociale que le processus de deuil;
- ❖ Avoir une attitude de curiosité et de « non-savoir » par rapport au sens de la mort, aux rituels, etc.;
- ❖ Développer un regard de proximité, mais savoir être en retrait aussi.

Le saviez-vous?

Martinez de Pison (2008) nous rappelle qu'« au niveau de l'intervention clinique, les cliniciens et les cliniciennes doivent apprendre à bien maîtriser leurs propres émotions, en particulier l'angoisse devant la souffrance, la maladie, la mort et l'au-delà, afin d'accompagner leurs clients et clientes aux prises avec ces questionnements ». En effet, « il n'y aura jamais de technique spécialisée efficace contre la souffrance morale et l'angoisse » (Douesnard et Charest, 1993). De plus, le deuil, le silence, la souffrance sont vécus différemment. Il nous faut respecter nos diverses expériences et attitudes face à de grandes épreuves comme la mort, la souffrance et le deuil. En ce sens, Douesnard et Charest (1993) questionnent : « Mais qui sommes-nous pour décider quelle serait la meilleure voie pour notre patient? Le silence est parfois une mort symbolique; il est parfois colère, impuissance, refus, désespoir. Mais le silence est toujours hautement interprétable et il est tentant, devant un patient souffrant, d'y projeter nos propres sentiments. Il suffit de nous rappeler qu'il y a différents silences, comme il y a différentes morts. »



Finalement, il est important d'avoir des connaissances de base sur les pratiques et croyances des familles, le deuil et son processus avant d'adapter une intervention interculturelle. En revanche, il ne s'agit pas d'additionner ces savoirs, mais de penser l'intervention de façon dynamique en étant sensible aux situations familiales. Pour accompagner dans une perspective interculturelle, il y a toujours une posture individuelle, des savoirs, mais aussi des principes.

Croiser les savoirs sur le deuil et l'approche interculturelle : des principes

La posture interculturelle étant désormais définie et balisée, à l'instar de Vatz-Laaroussi et al. (2002) nous proposons d'aborder l'intervention à partir des effets pervers ou glissements possibles. Trois tendances (tendances individualisante, ethno-religieuse et pragmatique) peuvent animer nos interactions lorsqu'on travaille auprès des familles immigrantes endeuillées. Pour chacune des tendances qui nuisent à une intervention adaptée, nous suggérons des pistes de travail pour réduire leurs effets négatifs et nous proposons des questions à poser aux familles.

Le saviez-vous?

Il existe une formation universitaire en pastorale de la santé. Dans un contexte de diversité, l'Association canadienne pour la pratique et l'éducation de la pastorale (ACPEP) est confrontée à un grand défi, celui de développer des « normes scolaires et cliniques afin d'accueillir des intervenants provenant de religions non chrétiennes » (Gariépy, 2005 : 162)

• La tendance individualisante

Dans nos sociétés modernes et occidentales, nous avons tendance à percevoir l'autre d'abord et avant tout comme un individu. Ainsi, les familles immigrantes peuvent être « victimes » de cette tendance qui peut amener une individualisation et une psychologisation de l'intervention. Pourtant, nous savons que la famille est un noyau

significatif pour les immigrants, comme le déclare Vatz-Laaroussi (2008) : « Le projet d'immigration des années 2000 est résolument familial et centré sur la promotion des enfants et des jeunes. C'est une perspective d'avenir qui amène tous les membres de ces familles à emprunter un parcours de migration où le point de départ s'inscrit dans la ligne d'horizon du point d'arrivée, et où la famille constitue l'incubateur des identités individuelles en devenir ». C'est pourquoi, dans l'intervention sociale auprès des immigrants, on doit non seulement prendre en compte l'unité familiale, mais aussi les relations intergénérationnelles qui s'y tissent, les solidarités et les réseaux transnationaux. Fortin et al. (2007) montrent ainsi combien la famille est présente lors des événements clés liés au cycle de vie et relèvent combien l'entraide et les solidarités sont particulièrement mobilisées lorsqu'un membre de la famille traverse des moments difficiles. Ils décrivent alors les stratégies qui s'y développent. La famille et les réseaux sont vecteurs de résilience dans l'immigration et les événements traversés. Donc, sans nier la spécificité pour chacun de vivre son deuil il est important de ne pas exclure le groupe familial, la communauté du processus de deuil et du soutien qu'elles pourraient apporter. Comme intervenant on peut donc penser à des modalités de soutien individuel, mais aussi familial et communautaire.

Même si la façon de vivre son deuil est différente pour chaque membre il est important de considérer la famille, la communauté, les réseaux ici et transnationaux et les solidarités familiales.

L'intervenant peut apprendre à développer un regard systémique et intergénérationnel.

Exemples de questions à poser aux familles :

- *Comment avez-vous appris le deuil? Qui vous a contacté? Quelle était la nature du lien que vous aviez avec le défunt, les derniers contacts ou dernières visites?*



- *Quels sont vos supports majeurs : des membres de la famille ici, au pays d'origine et ailleurs, des croyances, des communautés, des objets significatifs? Des amis?*

Le saviez-vous ?

Fortin et al. (2007) montrent que lors d'un décès, une chaîne d'appels s'organise pour rejoindre et informer la famille dispersée dans le monde en offrant ses sympathies et en organisant les funérailles. Ainsi, des cérémonies ont lieu au Québec : veillées funéraires, condoléances, prières pour les morts, etc. pour marquer la mort d'un proche au pays d'origine.

Abbas et le récit du Webcam



Le récit d'Abbas illustre la créativité des liens transnationaux – c.-à-d., l'importance des contacts entre membres familiaux dispersés géographiquement – lorsqu'il faut vivre une situation de maladie et de deuil à distance. Durant la maladie de son père, Abbas a gardé des contacts fréquents avec lui par Webcam. Il décrit un contact particulièrement émouvant lors de la naissance de sa fille : «ils ont branché Internet sur la maison au Maroc et puis je la montrais [ma fille] à mon père. Avec la caméra. Et puis, il la regardait, il voulait la toucher, il était très malade. Même moi, il m'a fait de la peine. Il avait envie de la voir mais je ne pouvais pas [me déplacer avec elle]». Abbas est retourné au Maroc pour rester au chevet de son père pendant les trois dernières semaines de sa vie. Pendant ce temps, son frère s'est déplacé au Québec pour aider avec les soins du nouveau-né en son absence. C'est alors le frère qui a utilisé l'Internet pour maintenir les contacts à distance. Lorsqu'Abbas est revenu au Québec, son frère s'est dépêché pour retourner au Maroc et a pu voir son père une dernière fois avant qu'il meure.

Abbas et le récit du Webcam, ainsi que les autres exemples présents dans ce Bulletin ont été tirés du projet « Le Projet Roman Familial : familles maghrébines et projets migratoires » (CRSH). C. Montgomery, S. Xenocostas, J. LeGall, L. Rachédi, J. Rhéaume, C. Rousseau et M. Vatz Laaroussi.

- La tendance ethnico-religieuse

Cette tendance consiste à systématiquement associer les familles à la religion dominante dans leur pays d'origine. L'intervenant aura tendance à culturaliser et ethniciser la mort et conséquemment le vécu du deuil. Il est convaincu que l'attitude des familles immigrantes face à la mort et au deuil trouve sa source uniquement dans leurs origines ethnoculturelles. Pourtant, la croyance religieuse prédominante dans le pays d'origine des familles n'est pas forcément la leur ici. L'équation ne doit pas être aussi rapide. La trajectoire personnelle et familiale, les valeurs, les croyances spirituelles et/ou religieuses, les expériences migratoires, le contexte social de la société québécoise et des communautés, etc. influencent le vécu du deuil. Ceci peut aussi varier en fonction de la génération (2^e et 3^e, enfants, parents ou grands-parents). Certes, il est important de considérer les religions d'appartenance, car nous savons que parmi les stratégies développées par les endeuillés figure aussi le ressourcement religieux et spirituel. Essentiellement, il est important de valider ce que les familles considèrent comme étant une façon appropriée de vivre le deuil, même si leurs valeurs et croyances peuvent différer de l'intervenant. Dans un contexte de migration, les rituels et les croyances peuvent aussi se mouvoir : accepter cette dynamique permet de travailler étroitement avec les familles à faire du sens selon leurs propres trajectoires.

Reconnaissant l'impossibilité de tout connaître sur chaque pratique, au-delà de l'importance de se constituer un certain bagage de connaissances culturelles, il est important d'interroger la famille directement et avec respect sur ses croyances et ce qu'elle vit. Comme intervenant on peut donc apprendre à développer un regard contextuel, voire situationnel, et offrir une oreille attentive et une validation de ce que les familles vivent, en regard de leurs croyances



et cultures.

Exemples de questions à poser :

- *Avez-vous une religion d'appartenance? Si c'est le cas quelle est votre conception de la mort et du deuil? Comment puis-je vous aider à honorer vos traditions familiales en ce moment?*
- *Lors du décès, y a-t-il eu un rituel quelconque ici et là-bas?*
- *Existe-t-il des rituels importants pour vous et votre famille? Sont-ils réalisables ici au pays d'accueil, sinon quels aspects pourraient l'être? Seront-ils réalisés au pays d'origine; est-ce que votre famille pourra y aller? Sinon, pouvons-nous trouver des pistes alternatives?*

Un rituel pour les personnes disparues

La littérature démontre que l'endeuillé qui n'a pas vu le corps de la personne défunte peut vivre un processus de deuil plus difficile. Le deuil se réalise toujours plus aisément non seulement lorsqu'il est possible de voir le corps du défunt, mais lorsqu'on a la certitude du décès de la personne. Or, vivant ou mort, retrouver les disparus n'est pas toujours possible : les proches vivent donc une attente marquée d'alternance entre l'espoir de retrouver la personne disparue et le désespoir de l'attente. Il est possible alors « d'inventer » un rituel pour les personnes disparues...

• La tendance pragmatique

Cette tendance consiste à avoir une vision « étapiste » du deuil et une vision figée de la religion et des pratiques. Ainsi, on peut penser que la personne endeuillée doit absolument passer de manière linéaire à travers le processus et les émotions qu'il provoque (tristesse, colère, ennui, etc.). Convaincu de cet aspect, l'intervenant peut s'impatienter devant le rythme différent de la famille et face à des étapes de deuil qui seraient plus complexes. Il peut alors surinvestir les modalités concrètes du deuil (règlements administratifs, certificat de décès, procédures bancaires, surpression des objets

appartenant au défunt, etc.) pour que la famille rentre dans le vécu difficile du deuil. Cette tentative d'accélération du processus ne permet pas une réelle intégration de la perte et de ses conséquences pour l'endeuillé.

La sphère des pratiques religieuses, quant à elle, est reléguée à quelque chose de passéiste et traditionaliste. La religion, la mort et le deuil sont complètement dissociés des personnes.

Habités par cette tendance, les intervenants peuvent se référer systématiquement à la figure d'autorité religieuse de la communauté d'appartenance. Or, les familles, parfois, n'ont aucun rapport significatif avec les représentants locaux de leur communauté d'appartenance. Certaines s'en distancient même volontairement.

Conscient de la complexité du processus de deuil, l'intervenant peut s'autoriser à respecter le rythme des familles, apportant un soutien ponctuel et approprié. Il doit toujours avoir en tête que la famille en face de lui est une famille spécifique dont le vécu est particulier. Il doit surtout oser poser des questions pour éviter clairement des incidents et incompréhensions avec les familles.

Exemples de questions à poser :

- *Avez-vous fait toutes les démarches concernant la mort de votre proche? Voulez-vous de l'aide dans ce sens-là?*
- *Avez-vous des croyances que je dois connaître pour bien vous accompagner?*

Les tendances individualisante, ethno-religieuse et pragmatique sont susceptibles d'être réductrices du vécu du deuil des familles immigrantes. Cela étant dit, la clé d'une intervention réside dans une conscience de la complexité, une approche capable de nuances, d'autocritique et d'un véritable dialogue avec les personnes avec qui nous intervenons. On se donne ainsi l'occasion de travailler avec un cadre d'intervention dynamique capable de composer avec l'évolution des familles.



Les paramètres de l'accompagnement pourraient se résumer brièvement ainsi :

- une conscience que les familles peuvent avoir des normes culturelles ou religieuses différentes en regard des formes de communication, du type de support souhaité, des aspects entourant la mort et ses rituels;

- une reconnaissance que leur façon de vivre la mort et le deuil peut correspondre à une tradition spécifique;
- une compréhension de ce que les familles vivent;
- une orientation vers des ressources appropriées
- .

Les tableaux ci-dessous dressent les grandes lignes d'orientation des croyances auxquelles on peut être confrontées comme intervenant. Loin d'être exhaustifs, ils peuvent quand même servir de repères dans notre compréhension de l'autre (Legault et Raché, 2008 : 218-219).

Un profil d'orientation des croyances : la nature humaine			
Conception de la nature humaine	<i>Foncièrement bonne</i> <ul style="list-style-type: none"> • La nature des personnes est bonne, c'est le milieu qui est mauvais. 	<i>Parfois bonne, parfois mauvaise</i> <ul style="list-style-type: none"> • La nature de l'être humain est à la fois perfectible et corruptible. Il est possible de la changer. 	<i>Foncièrement mauvais</i> <ul style="list-style-type: none"> • La majorité des personnes ne sont pas fiables et on ne peut les changer.
Attentes des êtres humains	<i>Bonheur attendu</i> <ul style="list-style-type: none"> • Le bonheur sur terre est possible, et il faut le rechercher. Il suffit de faire certains efforts pour l'atteindre. 	<i>Bonheur et malheur attendus</i> <ul style="list-style-type: none"> • Joie et tristesse sont inséparables; les deux sentiments doivent coexister. 	<i>Malheur accepté</i> <ul style="list-style-type: none"> • La tristesse fait partie de la vie humaine. Grâce à la réincarnation, l'être humain peut atteindre sa pleine réalisation.

Un profil d'orientation des croyances : le surnaturel			
Importance accordée au divin	<i>Importance négligeable</i> <ul style="list-style-type: none"> • L'être humain est presque égal à un dieu et croit détenir presque autant de pouvoir. 	<i>Présence et influence d'une multitude de dieux ou de forces divines opposées</i> <ul style="list-style-type: none"> • Ils coexistent et influencent les humains selon les circonstances. 	<i>Influence importante</i> <ul style="list-style-type: none"> • L'être humain est en grande partie influencé par le surnaturel dans divers domaines de la vie quotidienne.
Buts ultimes de la vie	<i>Bien-être physique visé</i> <ul style="list-style-type: none"> • La vie confortable est valorisée. La mort est une fin. 	<i>Développement intellectuel recherché</i> <ul style="list-style-type: none"> • Chercher la vérité est le but le plus noble de la vie. 	<i>Buts spirituels très valorisés</i> <ul style="list-style-type: none"> • Les valeurs spirituelles sont supérieures aux valeurs matérielles.
Conception de la vie	<i>Nombreuses chances</i>	<i>Chances et malchances</i>	<i>Peu de chances</i> <ul style="list-style-type: none"> • La vie est déterminée à l'avance.



Une méthodologie d'intervention basée sur l'histoire et sa transmission : quelques jalons

Nous avons souhaité présenter une approche dans le présent bulletin : celle du récit de vie adapté au contexte du deuil. Nous savons que lors d'un décès apparaît souvent le besoin de dire et raconter la mort en tant que telle mais aussi l'histoire associée à l'être cher. Ainsi, les personnes endeuillées évoquent/réinventent souvent un récit de vie du défunt, des funérailles, des rites effectués, etc. Ce besoin peut s'exprimer à plus ou moins long terme et fait partie du processus d'intégration du deuil (voir Bulletin I à ce sujet). De plus, pour corroborer cet aspect nos diverses recherches montrent que la transmission de l'histoire est un aspect fondamental chez les familles immigrantes. D'abord et avant tout parce que la migration provoque cette rupture radicale avec le pays d'origine et l'environnement relationnel initial. Ensuite, parce que cette histoire constitue le lien intergénérationnel, et est vecteur de résilience. Finalement, elle a aussi un impact dans la mise en place de stratégies pour s'intégrer au pays d'accueil.

Prendre en compte le besoin de raconter la vie du défunt, le besoin de transmission et la multiplicité des histoires permet d'assurer une intervention interculturelle sensible à de multiples trajectoires d'immigrants endeuillés.

Dans un contexte de deuil, il est évident que l'intervention avec les récits de vie ne peut se faire au moment de la crise et du choc de la nouvelle. Cette activité exige une certaine disposition et quiétude de la part des narrateurs. Cette invitation au récit est volontaire et en aucun cas coercitive.

Accompagner pour transmettre l'histoire : comment faire?

L'objectif de cette intervention est de soutenir la transmission et les forces vives internes aux familles face à un événement du cycle de vie. Nos différents travaux montrent que

l'accompagnement par l'histoire peut se faire dans de multiples contextes. L'intervention peut se faire dans un cadre institutionnel, communautaire ou encore au domicile des familles. Il importe que chaque intervenant puisse adapter l'accompagnement en fonction de son cadre de travail, ses exigences et ses possibilités. Le plus important est de permettre aux familles l'expression de leur histoire, y compris l'histoire du défunt et de mettre en évidence les stratégies, moyens développés par chacun des membres pour passer à travers les différentes épreuves de la vie. Le temps accordé à l'accompagnement par le récit pourrait être variable en fonction des besoins exprimés par la famille et la disponibilité de l'intervenant. Ainsi, une séance courte (1-2 heures) pourrait permettre d'explorer un thème précis identifié par la famille. Il est aussi possible d'étaler les séances sur plusieurs rencontres (par exemple 5 ou 6 rencontres) dans le but d'explorer un ou plusieurs thèmes en plus grande profondeur. Dans ce cas-ci, les rencontres doivent être suffisamment espacées (toutes les trois semaines environ) pour permettre essentiellement de respecter le rythme des familles dans leur processus de deuil.

Kamal et le récit de sa grand-mère

Kamal n'a pas pu retourner au Maroc pour assister à l'enterrement de sa grand-mère paternelle, mais il garde des souvenirs précieux du rôle qu'elle a joué dans sa vie. Sa grand-mère lui a enseigné des valeurs religieuses et lui a transmis un goût pour la musique et la culture arabo-andalouse. Kamal aurait souhaité que sa grand-mère puisse voir son arrière-petite-fille, née au Québec, mais cela n'a malheureusement pas été possible. Malgré la distance géographique qui les séparait, ils ont gardé un contact soutenu jusqu'à sa mort. Il se remémore avec émotion : « elle me disait 'quand tu auras ta fille, essaie de lui véhiculer des valeurs de tolérance et de compréhension. [...] Elle voulait la voir. Elle aurait même tenu à faire son éducation si elle était encore en vie ».



De quelle histoire peut-on parler? Et qui la raconte?

On partage l'histoire que les familles veulent bien raconter! Chaque famille immigrante a sa propre histoire, intime et personnelle et dispose de multiples détenteurs de l'histoire. Cette histoire riche et dense peut être véhiculée par des personnes-clés dans la famille, des collectifs, la parenté ou les réseaux ici et là-bas, etc. Par-dessus tout cette histoire ne doit pas être réduite au passé. L'histoire est beaucoup plus large et complexe.

Leyla et le récit des soins de fin de vie

Lorsque Leyla a appris que son père, vivant en Tunisie, était gravement malade, elle n'a pas hésité à acheter un billet d'avion pour l'accompagner dans les derniers mois de sa vie. Dans son récit, elle nomme cette période « l'année blanche » où elle a lâché ses études et ses amours au Québec pour pouvoir rester auprès de son père. Elle décrit avec tendresse les soins qu'elle lui a prodigués et la tristesse de voir son père se déperir. Sereine, elle termine cette partie du récit en parlant de la satisfaction de savoir qu'il : « est mort entre mes mains, mon père [...]. Oui, à la maison, dans son lit ».

Nous suggérons un canevas de thèmes de discussion possible. Ce canevas se veut souple et flexible. Essentiellement, il s'agit d'être progressif dans le degré d'intimité des questions posées et surtout de laisser à la famille le libre choix des thèmes de narration. Il est important de considérer les lectures plurielles d'événements partagés. Les enfants peuvent aussi être invités à donner leur version des faits :

- *Votre migration et votre famille (dates, moments clés de l'histoire familiale de migration, caractéristiques de la famille (comment se caractérise-t-elle? les relations? la communication?, etc.), différences/ressemblances avec les familles de la société d'accueil, bons et mauvais changements dans la famille)*
- *Vos réseaux ici, là-bas et ailleurs (amis,*

personnes significatives, liens avec les institutions, fréquence et stratégies de maintien des liens avec les membres à l'extérieur du pays d'accueil, etc.) et vos stratégies face aux difficultés (forces, ressources développées face à des événements passés et difficiles, qui vous a aidé? comment? etc.)

- *Vos valeurs, rituels, pratiques importantes avant au pays d'origine et ici maintenant (liés au cycle de vie : naissance, mariage, décès, etc.)*
- *Vos pertes et les acquis les plus importants depuis le début de votre migration*
- *L'histoire de la mort de votre... (qui était-il? ses qualités, défauts, anecdotes, déroulement des funérailles, rituels? qui était présent?, vos expériences avec les institutions si le décès s'est produit au pays d'accueil, etc.)*
- *Votre héritage (ce dont vous souhaitez vous souvenir par rapport au défunt?, éléments de fierté, de honte, etc.) et vos liens depuis la mort de votre... (rapprochement, distance, conflits, etc.)*

Myriem et Karim et le récit de traditions et rites entourant le décès

Myriem et Karim, récemment immigrés de l'Algérie, ont vécu le deuil de leur enfant, décédé deux mois après la naissance. Leur récit décrit le désarroi de perdre un enfant et de devoir penser son enterrement dans un pays encore étranger : « Nous, on était très, très perturbés, inquiets, où est-ce qu'on va l'enterrer? Est-ce qu'on l'enterre ici? Est-ce qu'on doit le rapatrier? On était vraiment déchirés ». C'est la découverte d'un cimetière musulman près de Montréal qui leur a permis d'être en paix avec la décision d'enterrer l'enfant au Québec. Leur récit parle aussi de la façon dont le processus de deuil a été facilité par la possibilité de maintenir certaines traditions algériennes lors des rites funéraires.



Avec quoi raconte-t-on l'histoire?

La transmission s'effectue grâce à la mémoire et cette mémoire a besoin de voix, mais aussi de supports : « faire circuler » les objets et les mots de la mémoire des familles permet de la rendre audible et visible. Elle peut être objectivée à partir de matériaux multiples, pourvu qu'ils fassent sens pour les familles immigrantes. Ces médiums catalysent voire sacralisent les récits sur le défunt (Clavendier, 2009, Cornillot et Hanus, 2000). On peut aussi utiliser des médiums comme la construction d'un génogramme, le dessin, l'écriture de tranche de vie, les albums photo. Particulièrement la photo sert de repère, de continuité, et d'inscription dans l'histoire. Elle thésaurise ainsi la mémoire familiale. En ce sens, Jacques Le Goff parle « d'iconothèque de la mémoire » qui aurait pour fonction d'établir une « correspondance entre le passé et le présent, c'est-à-dire à tisser des liens entre les vivants et les défunts » (Déchaux, 1998:190). Dans le processus de deuil, les objets de la mémoire du défunt sont multiples. Des objets comme les ustensiles, bijoux, vêtements, montres, bibelots appartenant au défunt, etc. permettent de se le remémorer en l'intégrant dans le quotidien. On peut alors inviter les familles à sortir ces objets et à partager sur leur évocation par rapport au défunt.



Latifa et le récit du chapeau

Latifa a choisi comme objet de récit un chapeau traditionnel marocain qui appartenait à son père, maintenant décédé. Elle avait d'abord vu le chapeau dans une photo de son père prise peu de temps avant sa mort. Il portait rarement ce type de chapeau et n'avait commencé à le mettre qu'à la fin de sa vie. Latifa se souvient surtout du regard de son père sur la photo qu'elle décrit comme le regard de quelqu'un qui va partir. De retour au Maroc après le décès, Latifa a fouillé dans les placards de la maison familiale pour retrouver le chapeau. Maintenant elle le garde en tout temps dans son sac à main. Pour elle, le chapeau symbolise sa relation avec son père : la pauvre fille qui vient d'un père modeste et très croyant.

On peut aussi proposer des activités d'écriture en langue d'origine si certains des membres de la famille le souhaitent. Ainsi, certaines tranches de vie peuvent être écrites ou encore on peut choisir d'extérioriser des émotions difficiles grâce à l'écriture. Une option similaire consiste à mettre des fragments du récit sous forme de dessin ou encore de faire parler la famille autour de mémoires visuelles (par exemple si vous aviez à dessiner votre histoire familiale, quelles images choisiriez-vous pour la représenter? Quelles couleurs ou textures exprimeraient le mieux les épisodes racontés? Quelles odeurs y sont associées? Etc.).

Le saviez-vous?

Les lieux de mémoire ont dû se transformer : il apparaît aujourd'hui des supports de mémoire qui pallient l'impossibilité pour la famille du pays d'origine de venir ou de celle du Québec de repartir avec le défunt. Maintenant, on filme les funérailles et on envoie la vidéo à la famille. Les hindous font souvent cela par exemple. Au Québec, ne propose-t-on pas des vidéos ou diaporamas aux familles pour qu'elles repartent avec un support numérique de mémoire de leur mort? La traditionnelle photo ou peinture de l'artiste comme support est aujourd'hui produite par une machine industrielle qui peint le portrait du défunt.

Conclusion : Quelles implications pour la formation et les gestionnaires?

Ce dernier Bulletin se veut volontairement large quant aux propositions d'accompagnement. Rappelons-nous qu'il n'existe pas encore d'interventions formalisées et précises pour les familles immigrantes qui vivent des deuils dans le pays d'accueil et/ou à distance. En effet, cette « problématique » est encore en chantier dans le travail social et nous avons tenté de dresser les premiers contours d'un accompagnement adapté aux familles immigrantes. Compte tenu de cela, il nous semble important de commencer à penser à des transformations au niveau de



l'administration des services sociaux. Pour ce faire, on peut s'inspirer des expériences dans le domaine des services de santé. Ainsi, suite à leur étude dans un centre de soins de longue durée en milieu multiculturel, Bhimani et Acorn (1998) suggèrent quelques pistes aux gestionnaires afin de promouvoir des milieux de travail culturellement diversifiés et sensibles. Ces pistes sont transférables à un accompagnement adéquat des familles immigrantes endeuillées :

- Les gestionnaires doivent donner le ton à l'organisation en endossant une ferme conviction que la diversité culturelle est une force organisationnelle;
- Il incombe aux gestionnaires de favoriser un environnement de travail basé sur la confiance et le respect mutuel;
- Une large définition de la diversité doit être adoptée afin de cultiver un environnement de travail culturellement sain, en y incluant non seulement l'origine ethnoculturelle et nationale, la religion ainsi que la langue, mais également le genre et l'orientation sexuelle;
- Des rencontres informelles devraient être prévues afin d'échanger sur les cas de travail culturellement problématiques, notamment afin d'adresser les questions de racisme et de discrimination;
- Des projections de vidéos sur les différentes cultures et pays sont une stratégie possible de promotion de la compréhension culturelle, laquelle favorise la compréhension et l'acceptation des personnes d'autres cultures;
- La célébration de fêtes significatives de diverses religions peut renforcer les liens culturels et religieux de certains patients;
- Finalement, le personnel et les gestionnaires doivent identifier ensemble la formation, les savoirs et les habiletés nécessaires au travail dans leur organisation.

RÉFÉRENCES

ABDALLAH-PRETCEILLE, M. (1985), « Pédagogie interculturelle : Bilan et perspectives » dans C. Canet (éd), *L'interculturel en éducation et en sciences humaines*, Toulouse, Université de Toulouse, Le Mirail, tome I, p.25-32.

BERTHOD, M. A. (2006), « Expérience migratoire et identité dans la mort transnationale : les défunts portoricains rapatriés de New York », *Canadian Journal of Latin American and Caribbean Studies*, 31.

BHIMANI, R. et S. ACORN (1998), « Managing within a culturally diverse environment », *The Canadian Nurse*, p.32-36.

CLAVENDIER, G. (2009), *Sociologie de la mort. Vivre et mourir dans la société contemporaine*. Paris : Armand Colin.

COHEN-EMERIQUE, M. (2000), « L'approche interculturelle des migrants ». Dans *L'intervention interculturelle* sous la direction de Legault, G. (2000) p.161-202.

CORNILLOT, P. et M. HANUS (dir.) (2000), *Parlons de la Mort et du Deuil*. Paris : Frison-Roche, p.31-75.

DÉCHAUX, J.-H. et al. (1998), « Les familles face à la mort », France : éditions L'Esprit du temps.

DOUESNARD, S. et M.-C. CHAREST (1993), « La vérité n'appartient à personne, réflexion de deux cliniciennes entre deux rendez-vous », dans *Frontières*, Vol. 6, no 1.

FORTIN, S., LEBLANC, M.-N., LE GALL, J., « Pluralisme religieux, pratiques sociales et pratiques rituelles : les musulmans de Montréal » (CRSH, 2005-2007).

GARDNER, K. (2002), "Death of a Migrant: transnational death rituals and gender among British Sylhetis", *Global Networks*, Vol. 2, num°3; p.191-204.

GARIÉPY, G. (2005), « Religion, pastorale et soins spirituels en milieu de santé » dans S. Lefebvre, *La religion dans la sphère publique*. Montréal : PUM. p.152-170

LEGAULT, G. et L. RACHÉDI (2008), *L'intervention interculturelle*, 2^e édition. Montréal : Gaëtan Morin Éditeur.

MARTINEZ DE PISON, R. (2008), « Savoir apprivoiser la mort : angoisse et plénitude de vie. » *Counseling et spiritualité*, vol 27, no 1, p. 89-105.



MAZZUCATO, C., KABBI, M. & L. SMITH (2006), "Transnational migration and the economy of funerals: changing practices in Ghana", *Development and Change*, 37 (5): 1047-1072.

MONTGOMERY, C., LEGALL, J., STOETZEL, N., (Soumis), «Les familles maghrébines au Québec : mobilisation des liens transnationaux et cycle de vie». Article soumis à la revue *Lien social et politiques*, numéro spécial portant sur les Réseaux familiaux transnationaux : nouvelles familles, nouveaux espaces de citoyenneté (dirs., M. Vatz Laaroussi, C. Bolzman).

MONTGOMERY, C., S. XENOCOSTAS, J. LEGALL, L. RACHÉDI, J. RHÉAUME, C. ROUSSEAU et M. VATZ LAAROUSSI, «Le Projet Roman Familial : familles maghrébines et projets migratoires », CRSH.

RACHÉDI, L., et A. PIERRE (2007), « 'Historieriser' l'immigration ou comment accompagner les familles immigrantes en partageant leur histoire ». *Revue de l'Association des psychothérapeutes familiaux et conjugaux du Québec*, vol.32, no 2, p.4-13.

RICOEUR, P. (1983, 1984 et 1985). *Temps et récit*, Tomes 1, 2 et 3, Paris, Éditions du Seuil.

THOMAS, L.-V. (1975), *Anthropologie de la mort*. Paris : Payot.

THOMAS, L.-V. (1985), *Rites de mort. Pour la paix des vivants*. Paris: Fayard.

VATZ-LAAROUSSI, M. (2008), « Les familles immigrantes et l'intervention intergénérationnelle » Dans *L'intervention interculturelle* sous la direction de Legault, G. (2000) p.161-202, p.229-249.

VATZ-LAAROUSSI, M., L. RACHÉDI et L. PÉPIN (2002). « Accompagner les familles immigrantes : paroles de familles, principes d'intervention et moyens d'action » Université de Sherbrooke, Québec, mai.

VATZ-LAAROUSSI, M., L. RACHÉDI (2002). « Familles immigrées des guerres en Estrie : de la connaissance au soutien », Université de Sherbrooke et Rencontre interculturelle des familles de l'Estrie, Rapport de recherche financé par le Ministère de la Famille et de l'Enfance, juin.



POUR EN SAVOIR PLUS SUR LES RÉCITS NARRATIFS

- LAINÉ, Alex. (2004). *Faire de sa vie une histoire. Théories et pratiques de l'histoire de vie en formation*. Paris : Desclée de Brouwer.

QUESTIONS ET COMMENTAIRES?

Pour toute information complémentaire, question ou commentaire par rapport au contenu de ce bulletin, vous pouvez communiquer avec Lilyane Rachédi :

Téléphone : (514) 987-3000 poste 7050

Télécopieur : (514) 987- 9875

Courrier électronique : rachedi.lilyane@uqam.ca

SE PROCURER LES TROIS BULLETINS SYNTHÈSES

Pour se procurer les trois bulletins synthèses « **Accompagner les familles immigrantes endeuillées : mieux comprendre pour mieux intervenir** » :

- Se rendre à l'adresse internet suivante : www.travaillsocial.uqam.ca/Page/rachedi_lilyane.aspx
- Cliquer sur le lien « Consulter les bulletins synthèses »
- Les bulletins peuvent être consultés et imprimés

L'impression des trois Bulletins a été financée par l'équipe Migration et Ethnicité dans les Interventions de Santé et de Service social (METISS) —CSSS de la Montagne.



UQAM

ÉCOLE DE TRAVAIL SOCIAL